N° 9. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 27 Décembre 1917

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (II^e^)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

Noël 1917

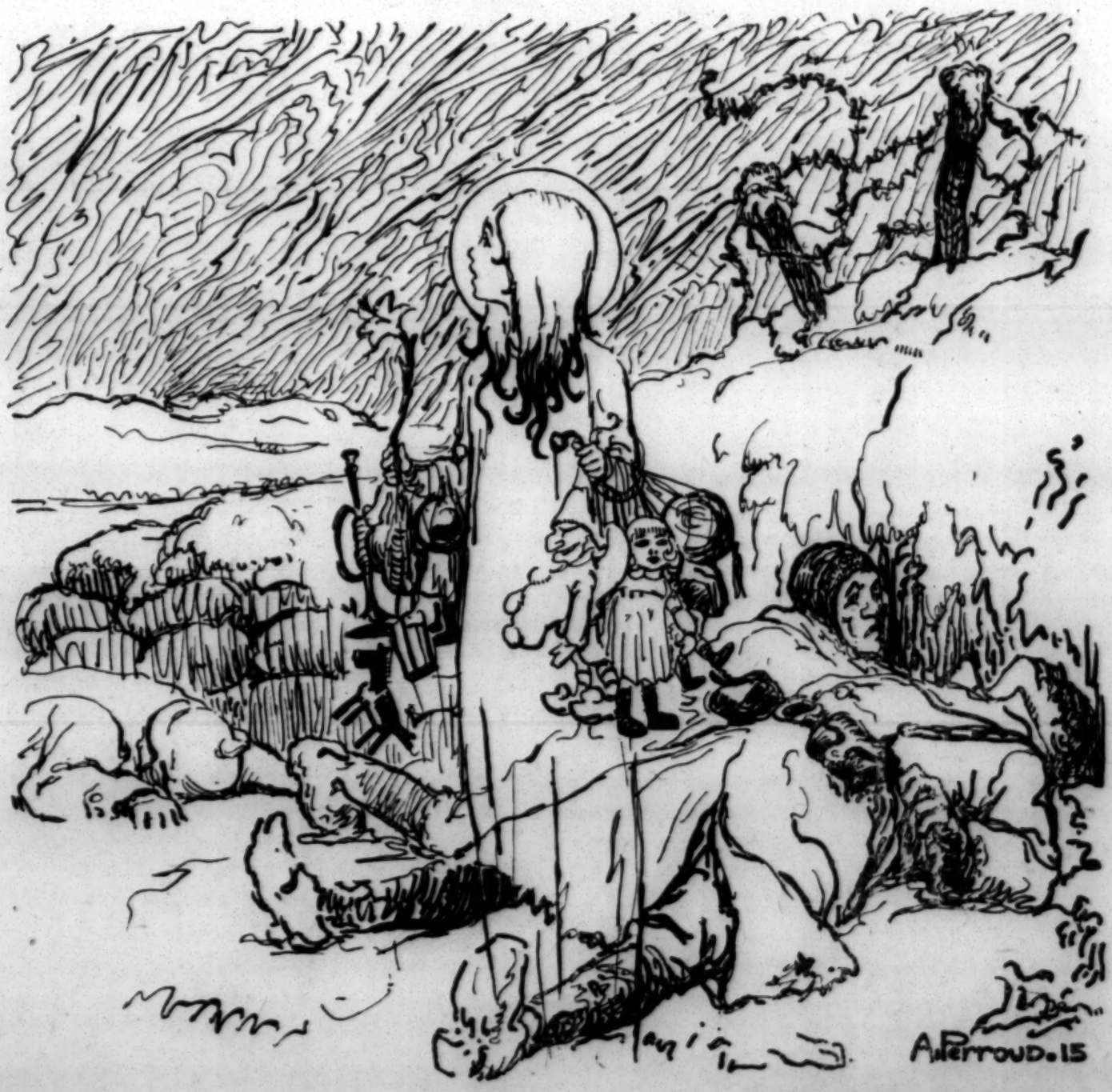

Illustration d'André Perroud

SOMMAIRE

A propos de jouets.....	LOUISE BODIN.
Soyons justes.....	ALFRED FABRÈGUES.
Pauvres enfants.....	GEORGES YVETOT.
Libres propos.....	MARIANNE.
La Rose de Noël.....	JEANNE DEUIL-PEROT.
Menus faits.....	ERM.
Réminiscences et comparaisons.....	LUCIENNE BOUVIER.
Promenade d'Automne.....	BURAY-DEGROUD.
La Voix des Autres.....	LE LARYNGOLOGISTE.
Un drôle de quartier (Roman).....	ERMENONVILLE.

Illustration d'André Perroud

A propos de jouets

Voici venir le moment des étrennes. Les petits enfants, n'est-ce pas, « n'y » sont pour rien et il n'y a en ce moment de supportable et de compréhensible que la joie des enfants. Partageons les quelques assignats qui nous restent, en cette fin d'année où les temps sont durs, entre ceux qui sont là-bas, dans les tranchées d'héroïque misère, et les petits enfants.

Mais les étalages des marchands de jouets ne sont que panoplies kaki ou bleu horizon, que soldats de bois ou de plomb, en uniformes de toutes les nations et de toutes les armes, que canons, obus, fusils, baïonnettes, grenades et, de même qu'il y avait autrefois des chemins de fer avec accident il y a maintenant des forts avec explosion. Enfin, le spectacle de tous les jeux de massacre, au sens tragiquement littéral du mot, les cent mille manières de tuer et de mourir avec l'art de s'en servir, le hideux et décourageant microcosme de la grande pitié de la race humaine.

Toutes les femmes ne devraient-elles pas comprendre que c'est un sacrilège de mettre entre les mains de leurs petits un seul de ces jouets barbares et caricaturaux du grand drame de douleur et de mort ? Ne devraient-elles pas comprendre qu'il y a des choses qui ne sont pas du domaine des présents destinés à provoquer la gaîté, le rire, l'exubérance des amusements de l'enfance ? Comment peuvent-elles supporter qu'on apprenne la guerre à leurs enfants, qu'on les en intoxique dès qu'ils marchent et balbutient à peine, qu'on les inocule de barbarie et de cruauté, alors que leurs maris et leurs fils aînés en sont morts ou en vont mourir !

Les grandes personnes cachent soigneusement aux enfants ce qu'on appelle les « réalités de la vie ». Pour les préserver du froid, de la faim, de la souffrance, pour leur dissimuler la maladie, la mort, les drames qui nous déchirent, tout l'univers de nos tentations mauvaises, de nos appétits inavouables, de nos corruptions, de nos péchés et de nos remords, il n'est pas de sacrifices, il n'est pas de renoncements auxquels nous ne soyons prêts. Rien n'apparaît plus infâme qu'un crime contre l'enfant, contre son corps ou contre son âme. De toutes les réalités de la vie qu'on devrait cacher à l'enfant, n'est-ce pas la guerre qui est la plus atroce, la plus humiliante, la plus honteuse ? Et quel moyen d'espérer enfin qu'elle est un monstre qui disparaîtra dans le règne humain comme les montres antédiluviens ont disparu dans le règne animal si chaque génération est nourrie, dès l'éveil de l'esprit, par le poison des haines et des tueries ?

J'espérais beaucoup des femmes ; je pensais que tous nos espoirs de progrès, d'extirpation du mal, des tentatives vers le mieux seraient réalisés par les mères, car, si elles n'ont pas encore de place dans les conseils des hommes, ce sont elles qui les élèvent, et elles font en ce moment une bien cruelle expérience. Mais voilà qu'on me dit que la plupart des femmes sont ravies de voir leurs enfants jouer avec tous les instruments de guerre, et faire, à domicile, la guerre en miniature. C'est donc par l'éducation des femmes qu'il faudra commencer. Ce sera long. Si l'on ne saurait se laisser arrêter par la lente et complexe difficulté de la tâche, il faudrait tout de même trouver un moyen de prophylaxie plus rapide, car il y a urgence.

Vous avez vu de quoi nos couturiers ont été capables. En pleine période de malheur, d'angoisse, de deuil, de pénurie d'argent pour le plus grand nombre, ils ont réussi à imposer aux femmes une mode aux antipodes de celle qui eût été raisonnable et logique de continuer. C'est donc aux fabricants de jouets qu'il faudrait s'adresser ; qu'ils suppriment le rayon militaire, qu'ils mettent à la mode l'agriculture, l'industrie, le commerce, les travaux publics, la marine marchande, tout le labeur utile et pacifique qui est la raison d'être et la gloire de l'humanité. Ne se trouvera-t-il pas parmi eux un Jean-Jacques Rousseau qui imposera aux femmes la mode d'allaiter leurs enfants avec le lait nourrissant des œuvres de concorde et de civilisation ?

Mais il y nos « sacrés » petits « Cent gosses », nos Poulbot qui n'ont pas besoin de jouets pour jouer à la guerre. Un sac de papier, un manche à balai, un pan de chemise, et le « numéro cent » pour figurer le palais de Guillaume, et voilà tout l'instinct primitif du petit animal guerrier qui revient au galop. Ceux-là sont surtout des petits « bandarlogs » et leur esprit d'imitation cessera quand nous cesserons de l'alimenter.

Louise BODIN.

SOYONS JUSTES...

La femme commence à sortir de l'esclavage. Avouons que nous ne l'avons guère aidée à s'affranchir.

Notre galanterie vis-à-vis du sexe faible est une façon d'hypocrisie. Nous lui avons concédé la beauté, la grâce, le dévouement, pour lui faire oublier ses droits et pour mieux l'opprimer. — L'injustice séculaire de l'homme est immense.

Presque vendue à son maître légal, la femme demeure prisonnière au foyer, et la vindicte publique accable les *indépendantes* qui veulent secouer un joug accablant. Alors qu'il est établi qu'un homme puisse avoir des maîtresses en dehors du mariage, la femme est déshonorée, dès qu'elle obéit — ne serait-ce qu'une fois — à l'instinct impérieux de l'amour.

Nous avons donné comme mission à la femme de plaire, de séduire, et de se donner *tout entière* au mari — qui vient souvent *de loin*, avec quelles flétrissures !

Nous nous étonnons que la jeune fille, cantonnée dans ses chiffons et son ignorance de la vie, soit quelquefois mesquine, dissimulatrice, coquette, jalouse... Ce sont là les seules armes de la femme ; ne lui avons-nous pas appris à s'en servir ?...

Nous avons voulu que la femme mariée se voue — corps et âme — aux soins du ménage, à l'éducation des enfants.

Rôle sublime certes ! Et si notre compagne a d'autres aspirations intellectuelles, artistiques, sociales ; n'est-ce pas être cruel que de la confiner dans un milieu étouffant ?

Tout au moins, elle devrait être la souveraine de son intérieur... Hélas non ! car elle ne peut disposer ni des enfants, ni du patrimoine commun.

La société moderne, qui continue à opprimer la femme, à

faire pleurer ces jolis yeux *que nous croyons aimer*, et à tordre de souffrance ces bouches dispensatrices d'extase — ne garde aucune pitié pour la femme tombée, victime de son ardent besoin de bonheur, et plus souvent des appétits du mâle.

Des viveurs, tarés par la débauche, ne vont-ils pas jusqu'à flageller de mépris les pauvres filles publiques dont ils font usage ?

N'est-ce pas monstrueux, qu'une femme abandonnée enceinte par l'amant hypocrite et lâche, doive se cacher pour mettre au monde un être de vie et d'amour ?

Je sais bien que l'Eglise a contribué pour beaucoup à la servitude des femmes. Elle a érigé en crime les actes les plus naturels — comme l'amour libre ; elle a fait de la famille une autocratie où l'homme (fût-il un crétin) reste le maître.

Elle a enseigné aux victimes la résignation chrétienne, elle a créé les névrosées, les hystériques, les martyres du désir — et j'en passe. Il est temps de faire table rase de tous les préjugés qui donnent un caractère divin à la femme, tout en la négligeant au point de vue social. Puisque, en cette guerre, elle s'est montrée à la hauteur de toutes les tâches, il faut lui donner les droits politiques, l'égalité de salaire et l'égalité dans le mariage. Alors, elle pourra se développer et collaborer dignement avec l'homme.

Je veux rappeler cette phrase lapidaire du Dr Toulouse :

« Ainsi se clôt le cycle vicieux où la femme est emprisonnée. Comme elle est élevée dans un état de servitude, elle ne paraît pas digne d'être libre ; et comme elle n'est pas digne d'être libre, on la maintient dans la servitude. »

Où est-il le temps où nous couvrions de ridicule les protestations des suffragettes ? Et l'époque, guère lointaine, où la réaction voulait faire accroire que la grève des midinettes était l'œuvre d'agents de l'Allemagne ?

Je dirai aux femmes :

« Prenez les conseils des hommes d'esprit démocratique, mais ne vous en tenez pas là.

« Réalisez vous-mêmes votre programme de revendications ; devenez une force, en vous groupant pour les mêmes buts de justice...

« Vous n'obtiendrez vos droits qu'en les exigeant. »

Alfred FABREGUES.

Pauvres Enfants !...

Noël !... Noël !...

Quelles joies pures et quels doux souvenirs évoquent ces jours de fête sous le toit conjugal ou au foyer familial !... Mais, hélas ! que de douleurs aussi ; car, sous le froid, dans la neige, des milliers et des milliers d'être bons, forts et sains, souffrent et meurent !... C'est la guerre !

Pourtant, il est nécessaire de compenser la douleur des uns par la joie des autres et le malheur du plus grand nombre par le bonheur de quelques-uns... C'est une heureuse et fatale obligation que de satisfaire quand même à ce système de compensation.

En cette fin d'horrible année, des rires francs et jeunes éclateront encore en maints endroits. Ils couvriront, pour un moment, les sanglots des mères, les plaintes navrantes des épouses et les cris déchirants des orphelins.

Tout cela c'est la vie actuelle. C'est la vie de guerre !

Mais, si Noël est un cri de joie, un cri d'espoir en l'avenir, nous aurions bien tort de ne le point lancer à pleine voix et à tous les échos... Et nous aurions tort, ici, de ne pas espérer en un meilleur temps !

Noël !... pour l'avenir.

Oui, mais *pour que nos enfants ne connaissent pas les horreurs de la guerre*, n'est-il pas urgent de faire aimer la paix ?...

Or, croyez-vous que ce soit leur faire aimer la paix, à ces innocents petits, que de leur donner le goût de la guerre, la passion des jeux violents ?

Croyez-vous que ce n'est pas entretenir chez l'enfant l'instinct brutal que de lui faire envier ce qui est l'image de l'horreur ? Je veux parler des jouets de Noël et du Jour de l'An.

En ce moment encore, les magasins regorgent de jouets dangereux pour la mentalité enfantine. On ne voit que petits canons, petits sabres et fusils avec déguisements militaires.

Eh ! bien, non, il n'est pas raisonnablement admissible qu'une veuve dont les yeux sont encore humides par les larmes versées, puisse ainsi se réjouir à réveiller en l'esprit de son petit le goût des outils du meurtre et de la dévastation.

On ne voit plus les beaux pantins d'autrefois, ni les jolies poupées.

On ne voit plus les chemins de fer mécaniques, ni les constructions scientifiques et amusantes à l'usage des enfants qui comprennent déjà les beautés du travail et son utilité... On ne voit plus ça. C'est au rancart !

Mais on voit, en miniature, des auto-camions, des affûts et des canons, des auto-mitrailleuses, des aéros, des tanks et des forteresses, des forteresses qui explosent toutes seules par un mécanisme ingénieux. Ainsi, les enfants ont la joie vive de voir voler de toutes parts des bras, des jambes, des têtes. C'est un vrai régal de barbarie et d'instincts sanguinaires.

Vous vous souvenez sans doute, chers parents, comme ils ont fait votre joie, les jouets d'antan : Bergeries, Guignols, Polichinelles, Fermes, Clowns et Pantins... C'était la Paix !...

Aujourd'hui, les vaches, les bœufs, les moutons, tout ça, c'est du cheptel. C'est bon à mettre derrière les soldats avec les voitures d'ambulances et ce serait très beau de voir sauter tout cela dans un beau jouet d'actualité comme la forteresse explosive.

Oh ! la bruyante gaieté que suscitent de telles nouveautés !

Cependant, je me demande si la réflexion ne doit pas l'emporter sur la mode. Il me semble que le sentiment doit primer l'instinct et que c'est un crime de faire aimer aux enfants ce qui est détestable et odieux.

Ah ! vous voulez que les horreurs de la guerre soient épargnées à vos enfants ? Eh ! bien, commencez donc par leur faire haïr tout ce qui est mauvais, tout ce qui rend les hommes méchants... Ayez cette intelligence !... Ayez ce courage !

Dans tout ce qui peut amuser les enfants, considérez ce qui peut aussi leur déformer le jugement, leur fausser les sentiments. Si vous les aimez, vos pauvres petits, prouvez-le en les rendant aimables.

Le cerveau de l'enfant est très sensible... toutes les sensations, bonnes ou mauvaises, s'y imprègnent avec une grande facilité. Eloignons d'eux ce qui peut engendrer le mal ou le goût du mal pour en faire une génération meilleure que la nôtre.

Mères, formez une humanité nouvelle ! Ayez pitié de l'Avenir et souvenez-vous bien qu'on ne fait pas un bon cœur à l'enfant en lui mettant entre les mains des jouets qui ne sont que le symbole brutal de la sauvagerie.

Georges YVETOT.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

Libres Propos de Marianne

C'EST DE CIRCONSTANCE

Il est né le divin enfant
...Jouez hautbois, résonnez musettes
Il est né le divin enfant
Chantons tous son avènement !

Mais chanteront-ils ceux qui n'ont ni feu, ni lumière ? Chanteront-ils les miséreux ?

Car, doux Jésus, vous le savez, il n'y a pour le pauvre ni charbon, ni pétrole. Il n'y a même ni pain, ni soupe pour eux !

Tandis que les heureux, dos au feu ventre à table chanteront en buvant, boiront en mangeant, et mangeront en riant, les malheureux, un peu partout, crèveront de froid, de faim et de tristesse.

Comme disait le Richepin de la Chanson des Gueux :

D'aucuns ont un pleur charitable
Pour Jésus, né dans une étable...

...Combien de nous, hélas ! connaissent autour d'eux des enfants nés de façon plus lamentable !

C'est à ceux-là que nous devons songer, n'est-ce pas, doux Jésus ?

LA REPONSE DE JESUS

A ma naissance, ma mère était heureuse. Celui qui devait être mon père nourricier, Joseph, contemplait radieux le spectacle réjouissant et le Saint Esprit faisait des vols planés au-dessus de l'étable de Bethléem pour indiquer à tous l'endroit où respirait le fils de Dieu.

Ma bonne étoile, avant même que je fusse au monde avait conduit vers moi les rois de toutes couleurs. Ceux-ci m'adorèrent les premiers après les modestes bergers venus des alentours. Tandis que les pauvres pâtres m'offraient leurs plus beaux moutons les rois m'offraient leurs trésors.

Et ce fut au ciel un hosannah *dont retentit encore les échos.*

Le ciel était parsemé d'étoiles, le froid était vif. Mais de bonnes bêtes me réchauffaient de leur chaude haleine et je n'ai point souffert en arrivant parmi les hommes. Mon premier pas dans le monde fut heureux.

J'ai grandi et j'ai connu les hommes. J'ai toujours proclamé que l'amour était au-dessus de tout et mes apôtres eux-mêmes ont, après moi, souffert le martyre pour que le monde comprenne cette vérité. Il ne la comprend pas encore.

Le successeur de saint Pierre n'a jamais osé dire aux chrétiens qui prétendent m'aimer et suivre ma loi : Aimez-vous les uns les autres.

Comme ses prédécesseurs, il a laissé faire. Il fut en cela supérieur à ceux qui provoquèrent le meurtre en mon nom.

Ah ! si je devais renaître aujourd'hui, ce serait pour dire encore à tous :

« Chrétien, tu ne tueras point ! »
« Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !... »
« Aimez-vous comme des frères ! »

Et, une fois de plus, sans doute, je subirais pour cela le martyre et la mort !

ET CAILLAUX ?

Pour un peu, la pressé nous ferait croire qu'il n'y a plus de guerre. Cependant, elle ne veut pas de la paix... Elle dénonce comme traîtres tous ceux qui la désirent.

Pour un peu, la vie chère n'existerait plus, ni les restrictions non plus, car la presse est trop accaparée.

Et pourtant, la guerre continue et la vie chère aussi. Et les restrictions sévissent de plus belle. Le pétrole manque. Tant pis pour ceux qui n'ont pas le gaz ou l'électricité.

Ce qu'il faut aux journaux, c'est du scandale, encore, toujours, quand même !

Pour le moment, c'est Caillaux qu'il faut livrer à la meute infâme de la réaction.

Ah ! si Caillaux n'était pas le bourgeois qu'il est et s'il osait être l'homme d'une idée populaire, d'un espoir des foules, il confondrait tous ses ennemis. Mais il est Caillaux !

POUR DU TABAC !...

C'est vraiment drôle tout de même ce qui se passe partout : Les hommes, les pauvres hommes, n'ont plus de tabac !

Avez-vous vu tous ces hommes à l'assaut des bureaux de tabac ? N'est-ce pas risible ?... Pourtant c'est une restriction heureuse puisqu'elle peut guérir d'une passion.

Il faut un service d'ordre.

Et c'est frère Flic, comme dirait Gustave Hervé, qui préside à la distribution des paquets de tabac, de cigarettes, etc. Quelle ironie !

C'est devenu une habitude sur les boulevards et dans les rues de la capitale, de courir à la porte des marchands de tabac et d'attendre avec calme, patience et résignation, à la queue-leu-leu, chacun son tour, l'approche près du comptoir pour que, après une demi-heure au moins d'attente, une aimable dame vous dise. « Voici le dernier paquet ! Il n'y en a plus ! »

Et frère Flic répète :

Il n'y en a plus !... Allez ! allez ! circulez !... ou c'est moi qui vous en donnera, du tabac !

Le Peuple souverain va-t-il se fâcher de ne pouvoir bourrer sa pipe et va-t-il risquer de la casser pour obtenir de pouvoir fumer et cracher à loisir ? C'est si bon et c'est si sale !...

En tous cas, j'ai entendu des murmures et j'en conclus qu'il est plus facile pour les hommes de se passer de pain, de charbon, de pétrole, de sucre, de pommes de terre, etc., que de se passer de tabac.

C'est triste à constater.

Heureusement, les femmes ne sont pas de même et si un jour elles se révoltent, ça ne sera pas pour un paquet de tabac !

MARIANNE.

De l'Effet à la Cause

Dans le numéro de décembre du journal *La Paix organisée*, M. Lucien Le Foyer a fait un très bel article intitulé « Le Problème de la Paix est un problème de la Volonté », plein de ce mouvement océatoire dont notre grand ami possède le précieux secret. Mais j'estime qu'il se trompe sur la nature de la cause qui a fait, fait encore ou fera obstacle à la paix. Il dit : « Ce qui fait défaut, c'est la volonté morale. » Et encore : « Le monde peut faire la paix, mais il veut faire la guerre. Il ne veut pas faire la paix. »

M. Le Foyer juge sur les apparences, sans découvrir la machinerie formidable qui les provoque : la presse, truchement infâme, entièrement organisé pour servir la cause de la guerre.

..... **CENSURE** .....

M. Le Foyer dit encore : « Chacun feint de vouloir la paix. » — Non. Chacun ne feint pas : chacun veut sincèrement et en tout temps ; mais c'est l'organisation journalistique qui, seule, peut s'exprimer !

Si vous voulez réellement « organiser la paix », commencez par avoir une presse vraiment libre. Je vous préviens que ce ne sera pas commode dans nos ploutocraties.

ERMENONVILLE.

LA Rose de Noël

..... CENSURE .....

..... CENSURE .....

Jeanne DEUIL-PEROT.

MENUS FAITS

*— Lectrices, arrangez ceci. On lit, dans l'*Intransigeant *du 16 décembre :*

« L'accusation a été publique, le débat doit rester public. Si dans la défense de M. Caillaux des allégations étaient portées capables de viser nos alliés, c'est au président de la Chambre à intervenir immédiatement pour imposer silence à l'orateur. »

Ce n'est certainement pas dans un journal rédigé par des femmes qu'on trouverait de telles âneries.

— Merrheim écartelé ! La Vérité *du 14 décembre annonce fièrement qu'elle donne « vingt-quatre heures à la censure pour réfléchir... » Le lendemain l'article de Merrheim paraît, caviardé dans la proportion de 50 %. Il y a donc eu des concessions réciproques. Moralité : si la* Vérité *et la censure font des petits, nous en retenons un.*

— Très révélateur, le Pays *du 14 décembre. Un article de tête intitulé* A nos amis de Russie, *et donné comme soumis « aux délibérations du Comité central de la Ligue des Droits de l'Homme » et signé... Victor Basch !*

— Dans la Vérité *du 16 décembre, M. Paul Meunier a écrit une très bonne lettre à M. Nail, garde des sceaux, pour lui rappeler qu'après plus de trois années l'assassin de Jaurès n'était pas encore jugé, bien que « le président du conseil d'alors avait fait poser sur les murs de Paris une affiche blanche officielle où il affirmait avec force que le coupable serait châtié ». C'est fort bien à M. Paul Meunier de rappeler cela après trois ans et demi, et l'on ne pourra pas décemment lui reprocher la précipitation. M. Paul Meunier termine ainsi : « Nul n'a le droit de perpétuer le mystère qui entoure jusqu'ici ce drame horrible où a disparu l'un des plus grands parmi les grands Français. » Ajoutons seulement que personne non plus n'avait le droit de le faire dévier jusqu'ici, ce mystère. Il y a bien à la Chambre un certain nombre de députés qui l'ont percé à jour depuis le début ; mais ils se sont tenus cois à rendre des points à la Ligue des Droits de l'Homme, gardienne de la mémoire de Jaurès ! Ce qui n'est pas peu dire !*

Nous croyons que s'il y avait eu des femmes à la Chambre, elles n'auraient pas consenti sans parler à ce scellement de dalles sur le puits de la vérité. Car 'est là qu'elle git...

— Une note communiquée le 17 décembre annonce que le Bulletin des armées *est supprimé. On a mis du temps à s'apercevoir que les pions qui opéraient là-dedans produisaient un résultat contraire à celui qu'on avait espéré !*

— Vous parlez de défaitisme. *Allez chez n'importe quel pharmacien : les produits ont doublé le prix, et si vous faites*

une observation, la réponse invariable c'est : « Que voulez-vous ? Ça venait d'Allemagne... » Et l'acheteuse s'en va en se disant : « Ce qu'ils sont forts, ces Boches ! ! »

— Depuis le début, je me demandais : « Comment le Temps, *entardieusé à fond par la faiblesse de son directeur, fera-t-il pour se désentardieuser ? » C'est Herbette qui est chargé de cette opération peu commode et qui commence seulement à se dessiner !*

— C'est dans un roman de Charles-Louis Philippe, je crois, que l'on voit deux personnages de sexe différent s'accuser mutuellement de s'être communiqué la maladie que **Pangloss** *déclarait « une chose indispensable dans le meilleur des mondes, car si Colomb n'avait pas attrapé cette maladie dans une île de l'Amérique, nous n'aurions ni le chocolat ni la cochenille ».*

Cet exemple touchant peut être appliqué dans un plus vaste domaine ; et l'on voit des hommes d'Etat atteints de la maladie honteuse de l'Iswolskysme pousser la candeur (!) jusqu'à ne pas se douter qu'ils sont infectés !...

— On lit dans l'Intransigeant *du 14 décembre :*

« Le premier lord de l'Amirauté, sir Eric Geddes, a fait hier, à la Chambre des communes, des déclarations sur le péril sous-marin d'une franchise qui ne laisse pas place à un optimisme satisfait : « L'ennemi, a-t-il déclaré, coule nos navires plus vite « que nous ne les remplaçons, et construit des sous-marins plus « vite que nous ne les détruisons. »

En effet, comme optimisme absolument satisfait, ça laisse à désirer. Heureusement que l'intelligent et jusqu'aumabouliste Delahaye est là pour optimiser de force !...

— Dans son discours au Sénat, le 18 décembre, M. Boret, ministre de la Ceinture, dit : « Il faut parler aux Français, s'adresser à leur cœur, à leur bon sens. » Et M. Grosdidier d'interrompre ; « Et leur dire la vérité. »

Tudieu ! messeigneurs, s'il en était ainsi, quel débourrage !...

— Le décret sur le rationnement du pain accorde 600 grammes aux femmes enceintes. Le voilà, le filon !

ERMENONVILLE.

Réminiscences et Comparaisons

L'odieuse campagne récemment menée par les réactionnaires pêcheurs en eau trouble, a failli nous ramener aux plus tristes jours de la *Loi des Suspects*. Chaque jour les comparaisons et les rapprochements s'imposaient, et s'imposent peut-être encore. Nous donnons des reproductions de M^me^ Roland, femme admirable entre toutes, qui, prise dans la tourmente et sa victime, y fit preuve du plus admirable courage et des plus hautes vertus.

Le lecteur pourra faire lui-même les applications à l'heure actuelle.

La citoyenne Roland, à la Convention nationale.
De la prison de l'Abbaye, 1^er^ juin 93.

Législateurs !

« Je viens d'être arrachée de mon domicile, des bras de ma fille âgée de douze ans, et je suis détenue à l'Abbaye en vertu d'ordres qui ne portent aucun motif de mon arrestation... Ainsi, je suis présumée coupable aux yeux du public ; j'ai été traduite dans les prisons avec éclat, au milieu d'une force armée imposante, d'un peuple abusé, dont quelques individus m'envoyaient hautement à l'échafaud, sans que l'on ait pu indiquer à personne, ni m'annoncer à moi-même, d'après quoi j'étais présumée telle et traitée en conséquence... »

M^me^ Roland donne, dans ses *Mémoires*, ce détail de son arrestation : « Dans la rue, une foule de curieux ; j'avançai gravement à petits pas, considérant cette troupe lâche ou abusée. Ce malheureux peuple qu'on trompe et qu'on égorge dans la personne de ses vrais amis, attiré par le spectacle, s'arrêtait sur mon passage, et quelques femmes criaient *à la guillotine*. »

Et comme l'un des commissaires lui disait : « Vous avez plus de caractère que beaucoup d'hommes, vous attendrez paisiblement justice. »

— Justice, répond M^me^ Roland ; mais il n'y en a pas ! S'il y avait une justice, je ne serais pas en votre pouvoir !

Et, en effet, cette « justice» que lui promettait l'argousin, envoya cette femme à l'échafaud !

Rapprochons l'attitude écœurante du peuple abusé, bourré de suspicions et gavé de calomnies, et à qui il faut dans tout suspect un coupable et un traître — la suspicion vint-elle de misérables intéressés à la provoquer par diversion — rapprochons, dis-je, ce que dit Brissot dans ses *Mémoires* en contant son arrestation :

« Ma voiture fut bientôt entourée et couverte d'être à figures hideuses qui laissaient entrevoir un regret, celui de ne pas boire mon sang à l'instant même. Rien n'a mieux peint le spectacle d'une danse de cannibales autour de leur victime attachée au poteau fatal, que la vue de ces monstres qui m'annonçaient avec un air de jubilation la guillotine prochaine... Je ne fus pas inquiet, mais mon âme était navrée... »

Voilà à quelles extrémités déshonorantes peut être mené un peuple que la nature a fait généreux, — s'il se laisse tromper par les calomniateurs, les dénonciateurs et les semeurs de suspicions entre citoyens !

Lucienne BOUVIER.

En faisant allusion aux suspicions qui s'apesantissent sur les époques de dépression, notre collaboratrice a raison plus qu'elle ne croit. Un symptôme caractéristique en est fourni à l'heure actuelle par le manque de sécurité dans les correspondances. Voyez des lettres au hasard, même de commerçants ou de bourgeois. On se méfie ; on emploie des initiales pour désigner les personnes ; on s'exprime à peine... Adieu la confiance ! C'est qu'il y a, paraît-il, toute une armée de travailleurs occupés à violer le secret des correspondances. Ce sont des hommes ! On ne trouverait pas assez de femmes pour faire ce métier. A chacun son dû. — N. D. L. R.

" LA VOIX DES FEMMES "

A Louise Bodin, en toute affection.

Les femmes ont parlé comme tremblait novembre
rabâchant le même air — et si triste pourtant
avec ses yeux d'hiver, sa voix de mauvais temps,
son bâton de bois mort dans un coin de la chambre...

Les femmes ont parlé — sœur de l'automne et des
soirs tristes dont la lampe éteinte fume encore
au fond de la maison où le deuil accoudé
tisse les voiles noirs que l'oubli décolore...

Les femmes ont parlé — nous écoutons « leur voix »
monter dans l'ouragan comme un vol de mouettes.
Ah ! qu'importe l'hiver — pour la première fois
plane une aile de paix au-dessus de nos têtes !

Son ombre sur nos fronts est celle du laurier :
elle ne cache pas le soleil — elle mêle
à l'éclat des rayons, un instant, attardé
la blancheur de son aile !

Promenade d'automne

...Tu t'ennuie, mon amie, en cette chambre close, et je te veux distraire ; novembre à son début nous donne quelques heures bien douces ; je te veux montrer la Nature faisant une minutieuse toilette pour mourir en beauté ; pour elle, l'hiver est un amant bien dur, et elle ne se laisse dévêtir que lentement, feuille par feuille, arbre par arbre.

La brise est légère, et dans sa caresse passe encore un peu du voluptueux été. L'eau coule si doucement qu'on la croirait immobile, si l'on ne voyait à sa surface trembler les feuilles du saule.

Prenons ce sentier, frayons-nous un passage parmi les ronces qui semblent désirer de nous retenir près d'elles, et s'accrochent à nous de leurs multiples épines. Admirons donc l'entrelacement de leurs branches dont les feuilles finement découpées gardent encore un peu de vie.

Formant la haie autour des pâturages, voici les chênes qu'ici on mutile et auxquels on ne laisse que les branches du sommet ; ils sont tordus, rustiques, et pourtant ont grand air avec leur coiffure dorée. A l'entour, les ormes, largement éclairés par le soleil couchant, semblent un bouquet de feu ; nous croyons marcher sur l'or en foulant de nos pieds les feuilles des frênes et des cerisiers sauvages.

Puis, serrés les uns auprès des autres, voilà les rois de nos arbres bretons, les châtaigniers aux branches largement étendues. Il y en a d'énormes, plusieurs fois centenaires et dont nos aïeux ont ramassé les premiers fruits. Autour de l'un d'eux, blessé par la foudre, les vieilles du pays prétendent que les korigans viennent danser la nuit, et, à cause de cela, font toujours un grand détour pour éviter de passer auprès. L'écureuil moins peureux se régale de ses fruits. et à notre approche s'enfuit sur une branche avec une vivacité charmante.

On entend la voix du laboureur excitant son attelage ; la charrue entrant profondément en terre y fait de larges plaies d'où naitront les moissons.

Un léger brouillard estompe la campagne, les troupeaux conduits par des enfants aux visages rieurs et sains rentrent lentement vers le village qu'on aperçoit là-bas au détour du chemin creux. Des nuages légers et roses font escorte au soleil couchant, et je vois qu'en tes grands yeux la mélancolie a fait place à une admiration attendrie pour la beauté qui nous entoure.

G. BURAY-DEGROUD.

La Voix des Autres

Dans toute publication, il y a des rubriques régulières qui présentent un intérêt primordial. La rubrique des *Revues et Journaux*, qui permet au lecteur de connaitre l'effort de feuilles qu'il n'a pas le loisir de lire toutes mais qu'il peut ainsi consulter s'il le juge à propos, est certainement de celles-là ; aussi avons-nous décidé d'en ouvrir une dans nos colonnes.

Sous le titre *La Voix des Autres*, nous parlerons surtout de ceux qui, à notre avis, disent juste. Mais nous nous emploierons aussi à relever les fautes de ceux qui nous paraitront détonner.

Ceci dit, inaugurons notre chronique par *La Vérité*, de M. Paul Meunier.

Il manquait aux républicains un journal du soir ; il semble bien qu'ils l'ont maintenant. Souhaitons que sous l'énergique direction du vigilant député de l'Aube dont l'activité s'est manifestée si fréquemment et si heureusement à diverses reprises depuis la guerre, ce journal ne nous réserve pas les déceptions que certains autres ne surent nous épargner !

La Caravane (administration : 19, rue de Sèvres ; le numéro 0 fr. 75), a réuni en un seul numéro novembre et décembre. Au sommaire les poètes Marcel Lebarbier, Bernard Lecache, Georges-Armand Masson, Pierre Boissie, P.-N. Roinard. Des proses de Han Ryner, Léon Deffoux, Paul Charrier, Louis Ténars, Roger Allard, Jean E. Bayard, Louis Chadourne, Ker-Frank-Houx.

Notons tout particulièrement « Cafés », d'Henri Béraud, une étude d'un réalisme saisissant.

La censure coupa un poème de Gaston Picard inspiré par Mata-Hari. Et voilà sans doute notre confrère classé désormais dans la catégorie des « suspects ». Il est vrai que c'est là, pour un écrivain, un honneur dont tous ne sont pas dignes.

Notre collaborateur André Perroud donne en première page un impressionnant dessin : « La Pluie ». En résumé, un superbe numéro qui classe définitivement *La Caravane* parmi les meilleures publications d'avant-garde.

Soi-Même (administration: 88, rue Rochechouart; le numéro 0 fr. 50), que dirige Joseph Rivière, nous offre un numéro qui ne le cède en rien aux précédents. Y collaborent : R. M. Hermant, Marcel Sauvage, Marcel Loumaye, A.-L. Manoury.

LE LARYNGOLOGISTE.

Memento. — Nord-Sud, Aujourd'hui, Les Tablettes, Notre Foyer, L'Essor, Le Petit Messager des Arts et des Artistes, Le Bulletin des Ecrivains, etc

La Bourse et les Affaires

Moteurs Gnome et Rhône. — Les actionnaires sont convoqués en assemblée générale extraordinaire pour le vendredi 28 décembre courant à 14 heures 30, au siège social, 3, rue de la Boëtie, à Paris avec l'ordre du jour suivant : Distribution de réserves en espèces ou par attribution de valeurs servant d'emploi à partie des réserves ; modifications, s'il y a lieu, aux décisions de l'assemblée du 21 avril 1917 ; modifications à divers articles des statuts.

Pour assister à cette assemblée, les propriétaires d'actions au porteur devront produire un certificat de dépôt des titres au siège social, chez un officier ministériel ou dans un établissement de crédit, cinq jours au moins avant la date de l'assemblée. Si elle atteint le quorum, il sera alloué un jeton de présence de 5 francs par action représentée.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous recommandons à nos lecteurs et à nos amis d'exiger que la VOIX DES FEMMES soit mise en évidence comme tout autre illustré chez tous les vendeurs.

Il y a une propagande active et sournoise faite contre notre journal. On veut tuer cet organe qui se fait de bons et de sincères amis partout. On sait la belle tâche qu'il entreprend ; on craint son extension. Défendons-nous !

Nous ne sommes pas surpris de ces manœuvres. C'est même pour nous la preuve évidente que nous avons raison de vouloir vivre quand même. Courage !... Nous vivrons !

A nos lecteurs

Le seul moyen de faire vivre un journal, c'est, pour les amis, de le répandre partout, de le défendre et de lui procurer des abonnés.

Nous prévenons que ce numéro est le dernier que recevront les personnes à qui nous avons voulu manifester notre sympathie en leur faisant jusqu'ici un service gratuit.

Nous espérons qu'elles s'empresseront de s'abonner pour recevoir celui de la nouvelle année et les suivants.

Abonnements : 10 fr. par an. — 5 fr. pour 6 mois. — 2 fr. 50 pour 3 mois.

UN DROLE DE QUARTIER

Roman

IV. — Grossière diversion

(*Suite*)

Je passai une huitaine de jours avec Odette, partageant son appartement du boulevard de Clichy. Ce furent des jours de fête ; c'est-à-dire de joie factice. Nous dinions tous les soirs dans les lieux à la mode, et allions aux théâtres. Je pense que je dus me ruiner pour plusieurs mois en ces quelques soirées. Tout plaisir que l'on paie est artificiel : je n'en gardais pas moins au cœur une plaie vive.

Pourtant, j'avais de quoi la masquer, sinon la fermer. Ma compagne était une superbe créature, je l'ai dit. Juste ciel ! quel plastique incomparable et marmoréen ! Quand elle consentait à me donner la vision de sa splendeur drapée seulement de son ample chevelure blonde, j'avais la perception d'une statue antique caressée du soleil de l'Hellade !

Et puis elle portait la toilette à la perfection ; sa démarche était celle d'une reine. Dans les endroits publics elle faisait sensation. J'avais auprès d'elle un incontestable succès : tous les hommes me portaient envie. Combien y en a-t-il en effet qui ne souhaitent une belle femme que pour qu'on les voie en sa compagnie ! Ces hommes-là ne vivent pas pour eux-mêmes, mais pour la galerie.

J'ai connu quelques années après ce que je rapporte ici, un homme riche qui avait pour maîtresse un petit la:deron, mais d'un charmant caractère et avec lequel il se plaisait. Ceci semble l'essentiel ; pas du tout : ses amis lui firent comprendre qu'il se rendait ridicule en menant au bois une si chétive personne. « — Qu'à cela ne tienne », se dit l'homme riche. Il fit faire par le plus habile artiste de Paris un mannequin idéal, somptueusement habillé et muni d'une figure de cire tout ce qu'on peut rêver de plus pur et de plus suave. Il le fit visser sur le coussin de sa victoria, et tous les jours il faisait son tour de Bois et de Champs-Elysées, se montrant le servant attentif de la poupée impeccable qui gardait un sourir divin. Le Tout Paris ne s'entretint bientôt plus que de la resplendissante inconnue et de ce veinard de chevalier X... Ce but étant atteint, il rentrait chez lui être heureux incognito et pour lui-même !

Revenons à Odette. Ma passion pour elle n'était pas sans doute assez vive pour m'aveugler, car je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle avait quelques légers défauts. Par exemple son sens moral me parut assez flou. Et puis, quand nous sortions, elle consommait véritablement trop ; elle aurait rendu des points à un Polonais. Comme elle n'appréhendait point les liqueurs fortes, elle ne tardait pas à me dépasser dans le domaine de l'exaltation ; de là, le soir, quand nous rentrions, un manque d'équilibre entre nous.

Enfin, le tact parafiné n'était pas non plus son fait. Elle semblait vouloir m'initier aux faits et gestes, qualités et vices de ses anciens amants. Ce déballage ostentatoire et réitéré me parut assez déplacé. Je la quittai, lui laissant mon souvenir pour ajouter à la collection.

V. — Où le récit prend de la profondeur

J'ai indiqué plus haut l'existence, dans le petit quartier pauvre, de trois mioches errants : un garçon, Zézeph, et deux gamines : Titine et Lucie. Je les rencontrais de temps à autre et même, je leur parlais. Je crois bien que j'étais le seul être du quartier qui s'intéressât à eux. Ils trainaient du matin au soir le long des palissades ou se cachaient dans des trous. Ils n'allaient jamais à l'école. Leurs parents, ouvriers très pauvres, partaient de bonheur le matin, rentraient tard le soir : les gosses restaient seuls. Le gars avait dix ans ; les fillettes étaient un peu plus jeunes ; ils étaient de trois ménages différents mais voisins, habitant dans les baraques dont le toit était chargé de pierres, de crainte que le vent l'enlève.

Ils me connaissaient bien. Je leur avais souvent donné de menus objets ou quelques sous. Je les questionnais, les moralisais parfois, et c'est ainsi que je devins un peu leur confident et leur ami. Ils m'intéressaient. Le garçon était d'une surprenante vivacité d'intelligence, qui, cultivée, eût donné des fruits rares. Il m'étonnait souvent par sa perspicacité de jeune sauvage. Ainsi, sans que je me doutasse de ses moyens d'information, il savait mes pas et démarches ; quand j'étais chez moi et quand je n'y étais pas. Il me rendait l'intérêt que je lui portais.

Au moment où j'en suis de cette histoire, les beaux et longs jours étaient revenus; nous étions, je pense, à fin mai. J'allais parfois le soir, lorsque je voulais m'isoler, m'étendre sur le talus des fortifications.

Quand je parle ici des fortifications, dont une partie limitait notre « territoire » au sud, il ne faut pas se représenter l'abjection dont sur presque tous les autres points de son périmètre jouit cet ouvrage défensif. Ici les fortifications n'étaient — et ne sont pas encore, je crois bien, — ni sales, ni canailles, ni dangereuses. Elles étaient simplement désertes. Il s'ensuit que l'herbe y était verte et drue. C'était mon parc, à moi, ma villégiature de pauvre, dont je jouissais seul lorsque la nuit était tombée. Assis sur la pointe d'un redent, j'avais devant moi, au-dessus de la banlieue obscurcie, un hémisphère de ciel étoilé. Tandis que d'autres trainaient vers des plages surfaites leur snobisme puéril, je savais me contenter de ces talus que la stratégie inclina. J'osai y porter mon rêve éternel, et la Muse parfois daigna m'y visiter.

Dominant mon misérable quartier, dominant la *zone* innommable et informe, silhouette solitaire dans la nuit fraîchissante, je disais avec le poète :

Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine ou leur envie
N'accompagnent plus l'homme et ne surnagent pas ;
Comme un vil plomb, d'eux-mêmes ils retombent en bas.

Tant il est vrai que l'espoir et la foi savent tout transfigurer. J'ai composé là quelques poésies dont on devait me dire du bien... trente ans plus tard ! Tout vient à point à qui sait attendre.

Un soir que j'étais là, très tard, dans l'obscurité et le silence complets, je vis, à une certaine distance, un point lumineux, comme une sorte de ver luisant qui s'approchait de moi, puis j'entend:s des pas amortis dans l'herbe.

— C'est toi, Zézeph ? demandai-je

L'enfant était devant moi, fumant une cigarette confectionnée avec un vieux cordon de soulier.

— Jette cette saleté, lui dis-je. Et je lui tendis une cigarette de tabac.

— Qu'as-tu fait de tes petites camarades ?

— A sont pagnotées, me confia-t-il.

— Ah ! Et toi, tu ne vas donc pas te coucher ?

— Non m'sieu. J'ai venu vous trouver parce que j'ai quéqu' chose à vous dire. Pas besoin des gosses pour ça.

— Ah ! fis-je. Raconte-moi cela Zézeph.

— J'vas vous dire ça à vous. Faut pas le dire.

— Non, sois tranquille.

ERMENONVILLE.

(*A suivre.*)

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris